Titre : **TIRAILLEURS ALGERIENS A MALAKOFF** **8 septembre 1855**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et combats**
Auteur : **F. DESPLANTES**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **VAILLANTS SOLDATS** **MEGARD ET CIE** **LIBRAIRES-EDITEURS** **1893**	Transcripteur : **MFR** Date : **2009**

Ancestramil

LES TIRAILLEURS ALGERIENS A MALAKOFF

8 septembre 1855

Le 8 septembre 1855, en face de la tour Malakoff, à midi précis, l'artillerie française cesse tout à coup son feu, et un immense cri ; *En avant* ! retentit sur toute la ligne. Le 1er zouaves s'élance en tête de la colonne d'assaut, bientôt suivi et soutenu par le 7e de ligne, le 3e zouaves, les tirailleurs algériens, le 50e, 7e, 20e et 27e de ligne.

Les Russes ne cédèrent le terrain que pied à pied ; cependant, vers deux heures, l'ardeur de nos soldats les avait contraints à évacuer presque complètement le fort. A ce moment, les Tirailleurs algériens s'étaient établis à la gorge de Malakoff, prêts à repousser toute tentative de retour offensif de la part des Russes.
Ceux-ci, en effet, ne voulaient pas se reconnaître vaincus : ils revinrent bientôt en masse, sous le commandement des généraux **LISENKO** et **KROULEF**, pour tenter une dernière fois de nous reprendre Malakoff. Ce furent les Tirailleurs algériens qui supportèrent presque seuls le poids de cette nouvelle attaque.

Le moment fut critique pour ces vaillants soldats, mais ils firent résolument face au péril.
« Il fallait à tout prix empêcher l'ennemi de reprendre pied dans Malakoff, raconte **M. le lieutenant L. DARIER-CHATELAIN**, dans l'historique, fort intéressant et complet, du 3e tirailleurs algériens [(1)]. Le général **FROSSARD** venait d'arriver avec quelques sapeurs du génie et cherchait à obstruer, sinon à fermer, l'étroit passage devant lequel étaient rangés nos héroïques algériens. Mais ces premiers travailleurs tombent les uns après les autres, et les Russes s'avancent, se rapprochent, et regagnent insensiblement le terrain qu'ils ont perdu ; ils sont là, la baïonnette basse, calmes, résolus, menaçants. Entrainés par l'exemple du lieutenant-colonel **ROQUES**, qui porte lui-même un gabion, les tirailleurs se mettent à l'œuvre ; parmi les corps amoncelés, ils jettent pêle-mêle des gabions, des fascines, des débris de toute sorte, et une barrière informe s'oppose bientôt aux efforts des assaillants.

« Pendant ce temps, la lutte continue, ardente, opiniâtre, acharnée. Une mêlée terrible s'engage sur ce parapet improvisé » ; les baïonnettes, tordues, brisées, ne peuvent plus servir : c'est à coups de crosse, à coups de pierres qu'on attaque et qu'on se défend. Russes et turcos sont confondus ; on s'invective, on s'insulte, on se provoque, on se défie, on se saisit, on s'étreint, et ce tourbillon humain roule, tourne, piétine sur des cadavres, sur des blessés, dans une boue sanglante ; et le canon tonne au loin, des obus viennent soudain fouiller ces décombres, ; et de-ci, delà, c'est l'explosion d'une fougasse, d'une mine, qui couvre tout à coup cette scène d'un nuage sombre et laisse dans la terre un trou large et béant : instant sublime, d'où des deux côtés chaque combattant devient un héros.
« Comment citer les noms de tous ceux qui, dans cette lutte infernale, furent admirables de sang-froid et d'intrépidité ? Qui a vu tous les actes glorieux dont cette étroite arène fut le théâtre ? Que d'héroïques actions ont dû restées ignorées ! Que d'autres sans doute ont dû servir de sujet à ces récits mouvementés que l'Arabe aime tant à faire, le soir, sous la tente, sans qu'aucune plume n'ait été là pour les recueillir !…
« Victime de son dévouement, le lieutenant-colonel **ROQUES** tombe l'un des premiers, la tête fracassée par un éclat d'obus. Un, peu après, c'est le tour du capitaine **BONNEMAIN**. Ce dernier est atteint par une bombe, qui va en sifflant labourer le sol. Elle n'a pas éclaté ; le blessé la suit des yeux avec une mortelle angoisse. Il ne peut fuir. Mais le sergent **MOHAMED El HADJ KADOUR** a deviné le péril de son capitaine ; il se précipite sur le projectile, le saisit, l'enlève contre sa poitrine, et court vers une traverse blindée derrière laquelle il pense le jeter. Il n'a pas fait

(1) Georges Heim, éditeur à Constantine.

deux pas, que la bombe éclate, lui emporte les deux bras, lui laboure la poitrine, et, semant ses éclats de tous côtés, va achever le capitaine **BONNEMAIN**.
« Plus loin, c'est le lieutenant **de BOYNE** qui se signale par une rare énergie. Entouré d'ennemis, il refuse de se rendre ; il attend ses adversaires de pied ferme, tire sur eux les six coups du revolver dont il est armé et parvient ainsi à se dégager, sans avoir, par le plus miraculeux des hasards, reçu une seule blessure… »

Enfin, à cinq heures du soir, les Russes se décidèrent à une retraite définitive, et le drapeau français flotta victorieusement sur Malakoff.

****

Ancestramil